

Jacques-Louis David, le Raphaël des sans-culottes

À l'occasion du bicentenaire de la mort du peintre, le 29 décembre 1825, le Louvre propose une exposition consacrée à l'ensemble de sa carrière. Mais la peinture a un temps cédé la place à une autre passion : la politique, qui entraîne l'artiste dans la Révolution, pour un combat qui le dépasse et le prend au piège. **FRANCK FERRAND**



D

ans l'inconscient collectif des Français, David s'identifie au Consulat et à l'Empire; il reste avant tout, aux yeux du plus grand nombre, le portraitiste attitré de Napoléon. Cependant le chef de file des néoclassiques n'a pas attendu le 18-Brumaire pour se faire connaître; il était très apprécié déjà sous l'Ancien Régime; par la suite, trois de ses chefs-d'œuvre auront eu partie liée avec l'épopée révolutionnaire: le *Serment*

du Jeu de paume, *Marat assassiné* et la *Mort du jeune Bara*. Si la vaste composition du premier demeure inachevée – elle n'a même été qu'esquissée –, le deuxième, offert par le peintre à la Convention nationale, a fait sa renommée; quant à la glorification posthume du petit tambour républicain sous la forme ambiguë d'un nu androgyne, elle donne lieu encore à des exégèses... Au nombre des productions de David liées à la Révolution, n'oublions pas enfin ce petit dessin pris sur le vif, hâtivement croqué, certes, mais marquant pour le moins, et qui figure Marie-Antoinette à son dernier voyage (*voir p. 26*).

Si l'on ajoute à cela quelques rares portraits, l'on doit pouvoir estimer à une douzaine d'œuvres la production de David dans les cinq années qui courent de 1789 à 1794. Soit un rendement bien faible. Serait-ce qu'en ces temps heurtés, l'homme de l'art se serait effacé en lui devant l'homme d'action?...



Grisaille C'est un David en prison, revenu de ses illusions politiques, qui réalise cet autoportrait. Autoportrait (1794), musée du Louvre.



GÉRARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

... Dès les premiers frémissements de la Révolution, le maître vibre à l'unisson de ces députés qui veulent en découdre avec une monarchie à bout de souffle. Avant même que la période ne s'y prête, l'auteur du *Serment des Horaces* (achevé en 1784) s'était imprégné d'idées républicaines «à l'antique». Athée, franc-maçon, proche des milieux aristocratiques les plus libéraux, David manifeste tôt son ouverture aux idées nouvelles. Ainsi, alors que se réunissaient à peine les États généraux, avait-il osé livrer à l'administration royale un tableau bien audacieux: les *Licteurs rapportant à Brutus les corps de ses fils*. La censure en ayant contesté le sujet, par trop républicain, autant que le traitement, par trop réaliste, il avait tout de même dû consentir à gommer de son œuvre les têtes tranchées des jeunes monarchistes, carrément plantées sur des piques! À la fin de l'été 1789, tandis que la jeune Assemblée nationale abolit les privi-

Cinémascope La Constituante charge le peintre d'immortaliser le serment du Jeu de paume sur une toile... grandeur nature. Le tableau, de 3 m sur 6, restera inachevé faute de financement et de stabilité politique. *Serment du Jeu de paume* (1791), château de Versailles.

lèges et vote la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, le peintre à la tête chaude – bien qu'issu, comme ses pairs, de l'Académie royale de peinture et de sculpture – prend la tête des «Académiciens dissidents». Selon lui, n'en déplaise à la vénérable institution, même les artistes non-agrèés devraient pouvoir exposer au Salon.

David entend devenir le peintre de la Révolution

«[Jacques-Louis David] considère que la mission de peintre révolutionnaire lui est destinée, estime Gilles Néret dans son ouvrage *David, la terreur et la vertu* (Mengès, 1995). Il la revendique hautement et elle ne tarde pas à lui être confiée. Tout concourait en effet à faire de lui le “Raphaël des sans-

culottes”, mais aussi le “tyran des arts”. En octobre 1790, l'Assemblée constituante lui ordonne de réaliser, sous ses auspices, un tableau représentant le serment du Jeu de paume, événement décisif dont on entend fêter dignement le premier anniversaire.» Faut-il préciser que la toile a été commandée gigantesque, monumentale? Grandeur nature. Consigne est passée «que le beau moment du serment prêté au Jeu de paume fasse le sujet d'un tableau de trente pieds de hauteur sur vingt de large, et dont la société fera hommage à l'Assemblée nationale, pour orner le lieu des séances».

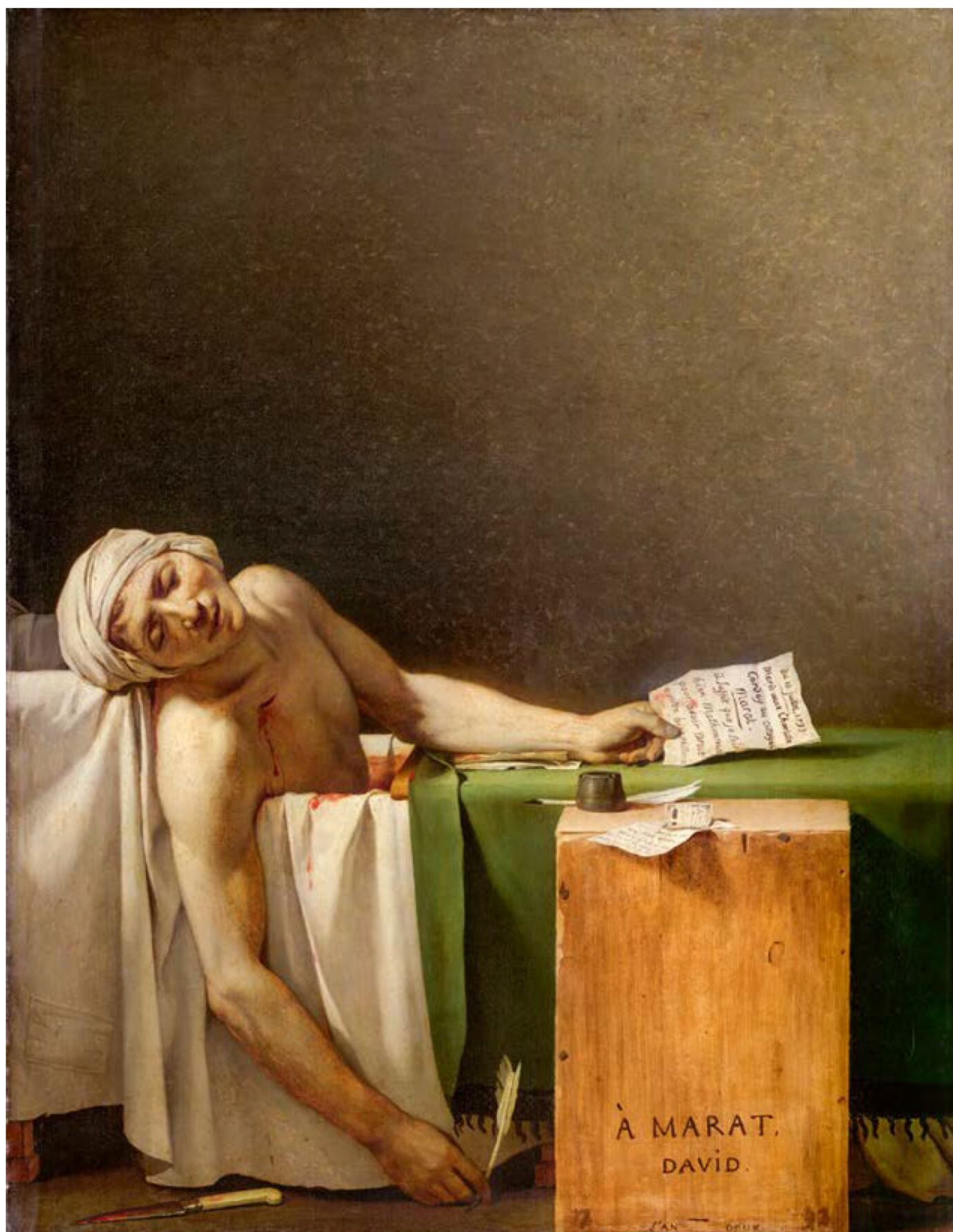
David est ému aux larmes, lors de la séance où cette commande lui est passée; «tout pâle d'enthousiasme, il monta à la tribune et il exprima d'une

“Gendre d’un entrepreneur des Bâtiments du roi, David va montrer qu’il n’a rien d’un modéré et, délaissant les pinceaux, se jette dans la tumultueuse vie politique des révolutionnaires parisiens...”

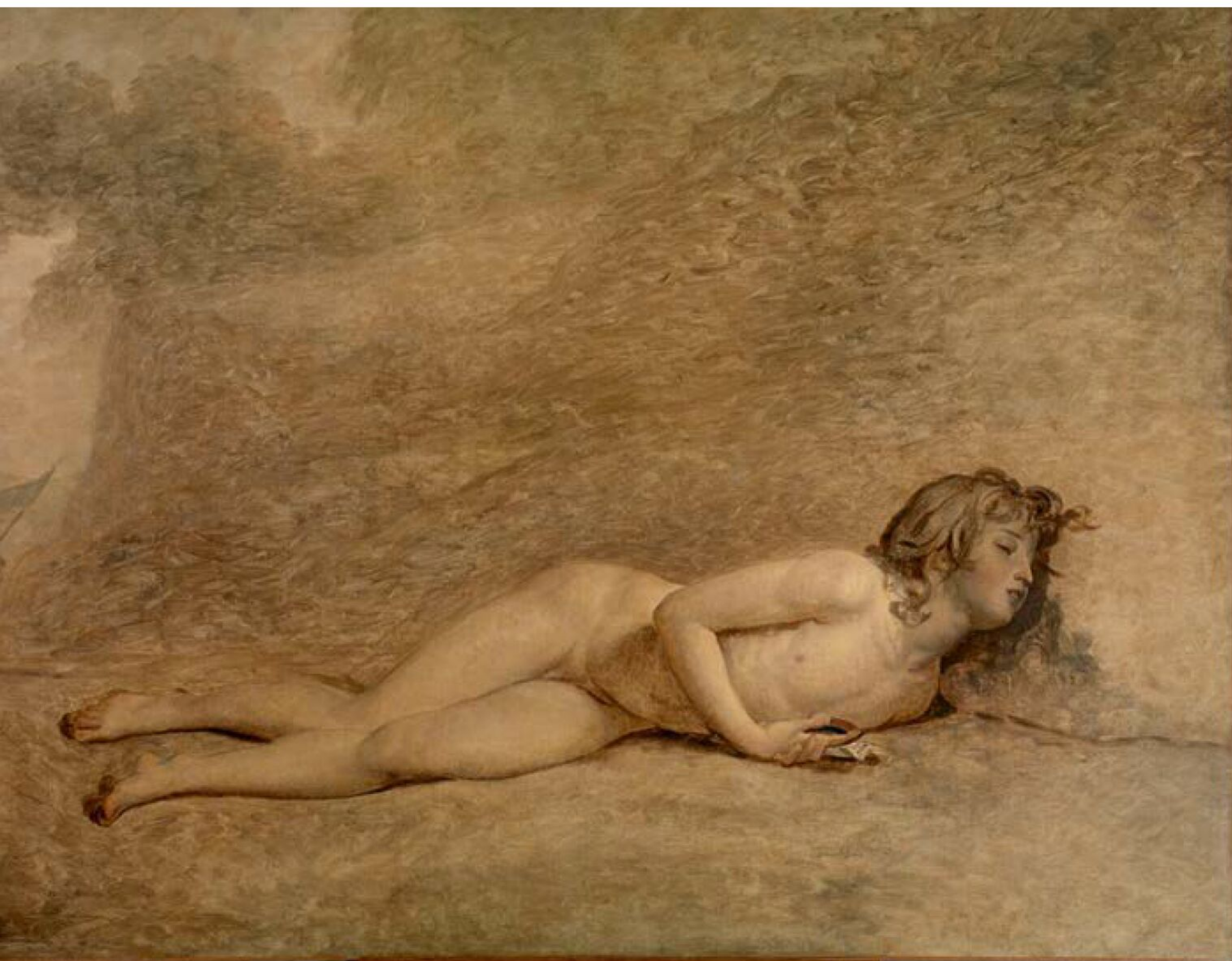
Peinture au couteau Chef-d’œuvre de l’artiste, le tableau *La Mort de Marat* (1793) est l’hommage du peintre mais aussi celui du citoyen, compagnon de la victime et révolutionnaire enragé. Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique (Bruxelles).

voix frémissante sa gratitude». Les mots du peintre sont touchants: «On m’a ravi le sommeil pour une série de nuits.» Aussitôt, une vaste toile vierge est installée à l’église des Feuillants, non loin des Tuileries – ce qui permet aux députés de venir facilement poser, tant il est vrai que le *Serment* s’offre à voir comme une immense galerie de portraits. Le maître est à l’œuvre, multipliant les croquis, les dessins préparatoires. Hélas, la souscription votée ne rencontre guère de succès; on est même loin de la somme escomptée; il faudra que l’État se substitue à l’enthousiasme défaillant des citoyens... Le projet traîne en longueur: fin 1791, nombre de ceux dont l’effigie devait y figurer – Mirabeau, Barnave... – sont devenus suspects, sinon indésirables. La Révolution va trop vite pour les pinceaux de ceux qui ont la charge d’en immortaliser la geste.

Et si, demandent les plus enragés, ce peintre formé sous la royauté, ce gendre d’un entrepreneur des Bâtiments du roi, était en fin de compte un agent dormant de la contre-révolution – un «modéré» en somme? Modéré, ...



J. GELEYS/MUSÉES ROYAUX DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE, BRUXELLES/SP



Au service de la légende En représentant, en 1794, le martyr – pas forcément authentique d'ailleurs – du jeune tambour Bara tué par des Vendéens, David immortalise la geste républicaine et ses héros. Musée Calvet (Avignon).

... lui? Jacques-Louis va se charger de montrer ce qu'il en est à tous ceux qui pourraient douter de ses convictions. Alors que s'étirole un trône mourant, la carrière artistique de David ne conditionne plus son ambition politique. Au désespoir d'une épouse, Marie-Charlotte, qui finira par le quitter, il déborde sciemment des questions artistiques et, s'impliquant dans la vie des idées, adhère à la Société des amis de la Constitution. En septembre 1791, il va jusqu'à mettre de côté sa palette – laissant la trop grande toile en plan – pour postuler au mandat de représentant de Paris; il sera électeur de la section du Louvre et participera aux élections des députés du Corps législatif.

Ses idées se sont précisées, se sont accusées; il n'est plus si éloigné, dans les conceptions, d'un certain nombre de ces enragés qui appellent de leurs vœux la République. N'a-t-il pas même, quelques mois plus tôt, signé une pétition réclamant la déchéance de Louis XVI, pourtant devenu entre-temps souverain constitutionnel?

Notons qu'à cette époque, David n'en a pas moins accepté commande de l'Assemblée pour un portrait de ce même roi, «donnant la Constitution à son fils, le prince royal». Il s'agit de redresser autant que possible l'image ternie d'un monarque qui, depuis Varennes, a perdu l'amour de son peuple. Bien que républicain, plus que jamais, le portraitiste se met au travail au tournant de l'année 1792. Mais de nouveau, le projet ne dépasse pas le stade des esquisses et des croquis – les changements politiques, une fois encore, frappent de péremption la commande...

David Chanteranne vient de faire paraître une biographie – *Jacques-Louis David, l'empereur des peintres* (Passés/Composés) – où il suit notamment les progrès de l'artiste dans son engagement révolutionnaire. Moins d'une semaine avant la proclamation de la République, «le 17 septembre, en qualité de membre du corps électoral de Paris, il est élu vingtième député de la capitale à la Convention nationale par 450 voix sur 583 votants», écrit-il.



Sanguine Après avoir assisté au procès de la reine, il croque Marie-Antoinette sur le chemin de l'échafaud.

«Hésitant encore entre les différents partis, c'est finalement la trop grande mansuétude des Girondins à l'égard de l'Académie qui le pousse définitivement vers les Jacobins. Les vingt-deux mois qui suivent comptent parmi les plus intenses mais aussi les plus controversés de son existence.»

Un proche de Robespierre

Voilà notre homme, en effet, siégeant aux côtés de Marat, Danton, Robespierre, Collot d'Herbois... Rien ne semble plus le retenir d'adopter certaines positions radicales. Bientôt membre du Comité d'instruction publique, c'est à ce titre qu'il sera, parmi d'autres tâches, chargé d'organiser des fêtes civiques et révolutionnaires. Dans *David, l'art et le politique* (Gallimard, 1988), Régis Michel les a énumérées: «Fête de la Liberté sur la place de la Révolution avec un grand char allégorique. Fête de la Fraternité, le 10 août 1793, de la Bastille au Champ-de-Mars, avec la figure du Peuple écrasant l'aristocratie. Fête de l'Être suprême, le 8 juin 1794 au Champ-de-Mars, avec sa

montagne artificielle, l'Olympe rocheux du déisme philosophique.» Il serait tentant dès lors – et certains n'y ont pas manqué – d'imaginer un député préoccupé seulement de questions esthétiques, bornant son influence et ses interventions aux affaires d'uniformes, de parades, de symbolique ou de pavoisement. Ce n'est pas, il s'en faut, le seul champ d'intervention du peintre David. Et lorsque, par exemple, s'ouvre le procès de Louis XVI, souverain déchu – ce roi même qu'il avait eu naguère pour mission de faire mieux aimer –, on le voit se passionner pour les débats et – faut-il s'en étonner? – voter la mort de Louis Capet.

L'adversaire acharné des « ci-devant tyrans »

La veille du fatidique 21 janvier, un collègue de David – comme lui député régicide – est assassiné au Palais-Royal par un royaliste vengeur. Lepeletier de Saint-Fargeau devient un martyr pour la jeune République; est-il besoin de préciser le nom du grand ordonnancier de ses obsèques? David en fera même un tableau, exposé à la Convention. Cette œuvre aujourd'hui perdue n'est que la première d'une série dédiée aux victimes de la cause révolutionnaire: Marat suivra donc, et le petit Vendéen Bara par la suite, pour instituer sans nul doute, aux yeux des Républicains de l'époque, le socle d'un art tout à la fois grandiose et funèbre, régénéré par les idées nouvelles. La Terreur va s'installer, à présent; l'heure est à la traque de tous les vestiges, de tous les insignes, de tous les symboles pouvant rappeler les « ci-devant tyrans ».

À la tribune, le peintre se fait orateur: « Que les débris tronqués de leurs statues, lance-t-il, forment un monument durable de la gloire du peuple et de leur avilissement. Que le voyageur qui parcourt cette terre nouvelle, reportant dans sa patrie des leçons utiles aux peuples, dise: "J'ai vu des rois dans Paris, j'y suis repassé: ils n'y étaient plus." » Comment un tel sectateur ne deviendrait-il pas l'ami de Robespierre? Président des Jacobins en juin 1793, puis très vite secrétaire de la

“Le grand peintre devient l'un de ces inquisiteurs modernes qui hantent la Révolution”

Convention, il entre, en septembre, au Comité de sûreté générale, pour diriger – incroyable mais vrai – la section des interrogatoires! Que cela plaise ou non, il faut imaginer le grand peintre dans la peau d'un de ces inquisiteurs modernes qui auront hanté la Révolution. Tour à tour Fabre d'Églantine ou Alexandre de Beauharnais – pour citer les plus fameux – vont faire les frais de ses questions ironiques, parfois fielleuses.

Pis: dans le cadre du procès – ou de la parodie de procès – intenté à Marie-Antoinette, c'est bel et bien David que l'on voit conduire l'interrogatoire de l'ancien dauphin Louis-Charles – Louis XVII pour ses partisans – et ce, de la manière la plus

ignoble... Signataire, hélas, de quelque trois cents arrestations, on le dira de marbre devant la détresse de ceux qui, en d'autres temps, avaient plus ou moins été ses amis: le poète Chénier, le chimiste Lavoisier, les frères Trudaine ou la duchesse de Noailles... Cela jusqu'à ce que se lèzarde, vacille et périlite le système robespierriste.

8 thermidor an II – 16 juillet 1794. Mis en accusation au sein même de la Convention, Robespierre hausse la voix au milieu d'une assemblée hostile: « S'il faut succomber, eh bien! mes amis, vous me verrez boire la ciguë avec calme. » Dans le silence relatif qui suit cette déclaration, le peintre David se lève et proclame: « Je la boirai avec toi! » Ce qui n'est pas tout à fait vrai: le lendemain, 9 thermidor, le peintre n'est pas à l'Hôtel de Ville avec le dernier carré; il se cache au contraire et se terre, avant de venir, devant ses collègues députés, trahir la mémoire du tyran et s'accuser lui-même: « Personne, leur lancera-t-il, ne peut m'inculper plus que moi-même. On ne peut concevoir jusqu'à quel point ce malheureux m'a trompé. C'est par ses sentiments hypocrites... »



Temps nouveaux Admirateur de Bonaparte, l'ancien conventionnel passe au service du nouvel empereur et devient le « premier peintre » du régime, signant notamment la toile du Sacre. Napoléon décorant David au Salon de 1808, d'après un tableau inachevé de Gros.

... qu'il m'a abusé.» Et de conclure: «Citoyens, je vous prie de croire que la mort est préférable à ce que j'éprouve en ce moment.» Pathétique défense d'un grand artiste fourvoyé dans un épisode politique où la mesure n'avait pas sa place.

Arrêté malgré tout, il est incarcéré à l'hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré (actuellement rue Jean-Jacques Rousseau), puis mis au secret dans une cellule individuelle et sans barreaux à la fenêtre du palais du Luxembourg, l'ancienne résidence du comte de Provence, frère du défunt roi. Et, parce que c'est la seule fuite possible, le seul refuge de cet artiste dans l'âme, il reprend ses pinceaux et nous livre l'autoportrait d'un homme de 46 ans vigoureux encore, presque juvénile par certains de ses traits, mais dont le regard fixe, comme fiévreux et chargé

d'une sorte de rage coupable, paraît moins fixer le spectateur qu'envisager, au loin, un échafaud qui se dessine (*voir p. 23*). Ce n'est pas la mort qui l'attend pourtant, mais une remise en liberté, dès le mois de décembre, assortie d'une prudente retraite à Saint-Ouen. De nouveau mis sous les verrous au printemps 1795, au collège des Quatre-Nations cette fois – l'établissement où il avait étudié dans son enfance –, on ne donne pas cher de sa peau. Mais, alors que le général Bonaparte écrase, le 5 octobre 1795, une insurrection royaliste, c'est l'épouse du peintre, Marie-Charlotte, qui finalement va se démener pour le tirer de sa geôle. Retour à Saint-Ouen, en liberté surveillée, certes, mais tout de même en liberté.

C'en est désormais fini, pour Jacques-Louis David, de tout engagement en politique, rapporte Jean-Bap-

tiste Gallen; discret serviteur du régime autoritaire, antirévolutionnaire et même bientôt monarchiste qui se profile, il n'aura plus aucun mot, hors du champ strict du dessin, de la peinture, de l'art et de l'esthétique, qu'il ne cessera plus d'enseigner à une myriade d'élèves admiratifs... Entré au nouvel Institut dans la section «peinture, littérature et beaux-arts», le maître David reprendra le fil de son grand œuvre à l'endroit même où l'avait interrompu la Révolution.

Resté fidèle à ses idéaux révolutionnaires

Son nouveau projet, un tableau monumental sur le thème antique de l'enlèvement des Sabines, va occuper son génie pendant trois années réparatrices. Le résultat fascine les foules et fait figure d'archétype idéal du grand style néoclassique. Il faut payer pour le voir un droit d'entrée d'un franc quatre-vingts. «Sa célébrité, alliée à la curiosité extrême que faisait naître son nouvel ouvrage, rendit l'opération profitable et lui rapporta 65 000 francs, raconte Gilles Néret. Il fallait bien cela pour remplir sa bourse: depuis le tableau des *Horaces* et celui de *Brutus*, payés 3 000 francs chacun, si l'on excepte quelques portraits, David n'avait tiré aucun profit de son pinceau pendant la Révolution. Sur ce point, l'Ancien Régime avait du bon. Bonaparte lui-même paiera son entrée pour voir la toile et aura à cette occasion son premier contact avec l'artiste dont il fera par la suite son peintre favori.»

Le mot de la fin, sur ces cinq années politiques de la vie de Jacques-Louis David, doit pouvoir revenir à l'intéressé lui-même, dont David Chanteranne cite un mémoire de défense, conservé à la Bibliothèque nationale de France: «L'exaltation des idées favorables à la liberté, y plaide-t-il avec feu, ne peut être un crime aux yeux des patriotes qui savent qu'elle n'est qu'un produit de cet amour ardent de la patrie, de la chaleur du sentiment et de cette vigueur de l'âme sans lesquels il n'y aurait point eu de Révolution.» Amour de la patrie, chaleur du sentiment et vigueur de l'âme: ne seraient-ce là ce qu'on appelle d'antiques vertus romaines? ■



Olympien David se réfugie à Bruxelles durant la Restauration et peint, à 75 ans, ce dernier tableau, bien éloigné de la politique et chant du cygne du néoclassicisme.

Mars désarmé par Vénus et les Grâces (1824), musées royaux des Beaux-Arts de Belgique (Bruxelles).

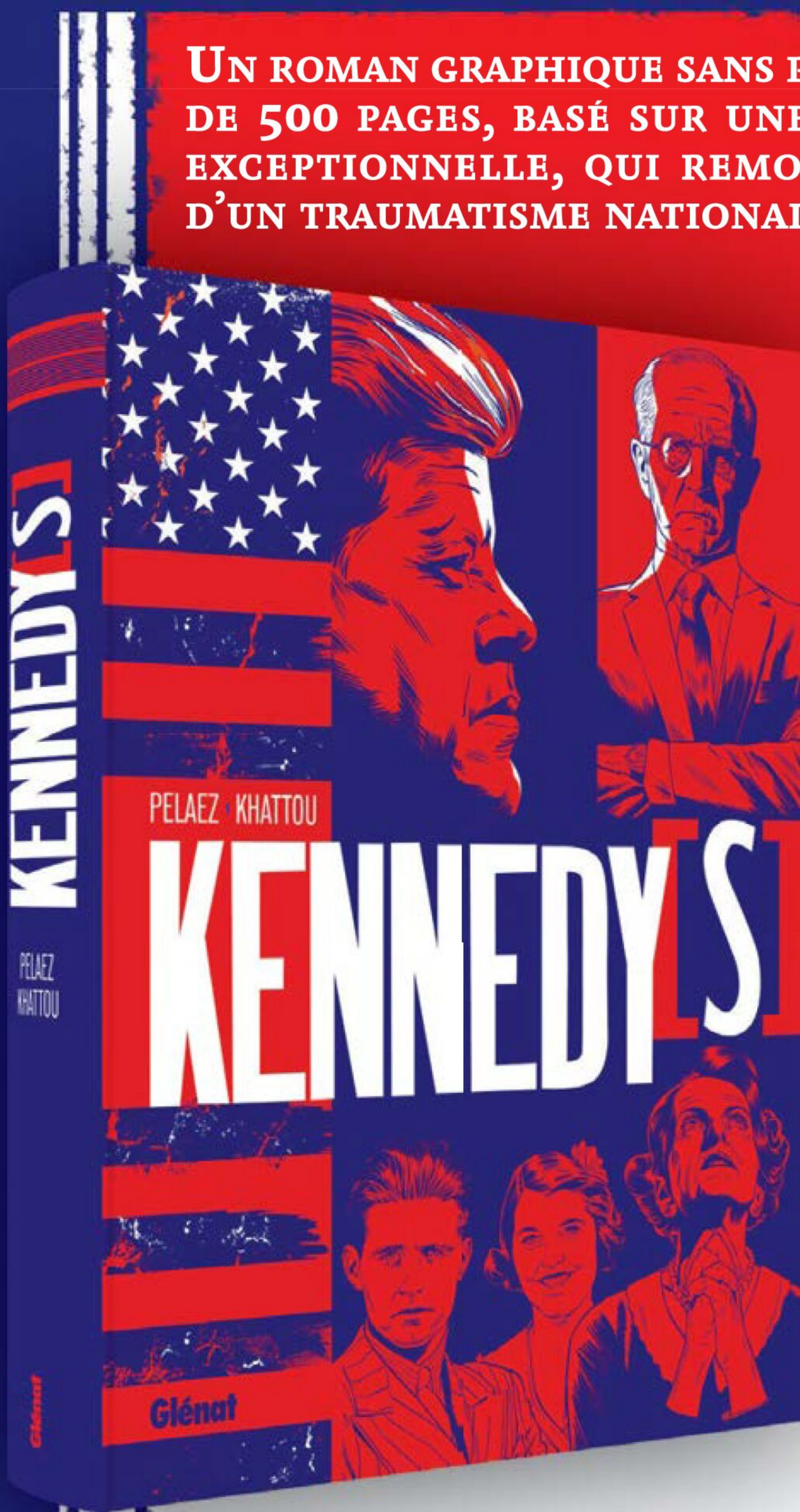
KENNEDY[S]

PELAEZ · KHATTOU

LE CLAN QUI A BOULEVERSE L'AMÉRIQUE

UN ROMAN GRAPHIQUE SANS PRÉCÉDENT DE PLUS DE 500 PAGES, BASÉ SUR UNE DOCUMENTATION EXCEPTIONNELLE, QUI REMONTE AUX SOURCES D'UN TRAUMATISME NATIONAL.

BD
DISPONIBLE



Glénat